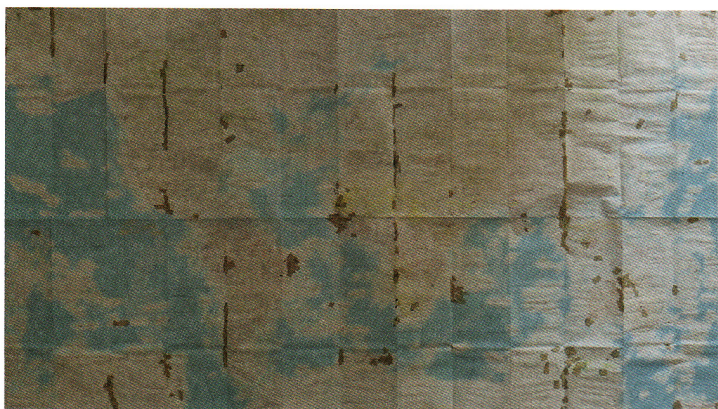


«Trace(s)»: Norman, Manigaud & SMITH



Jean-Christophe Norman: «Mundo Diffuso», 2018, Courtesy Galerie C



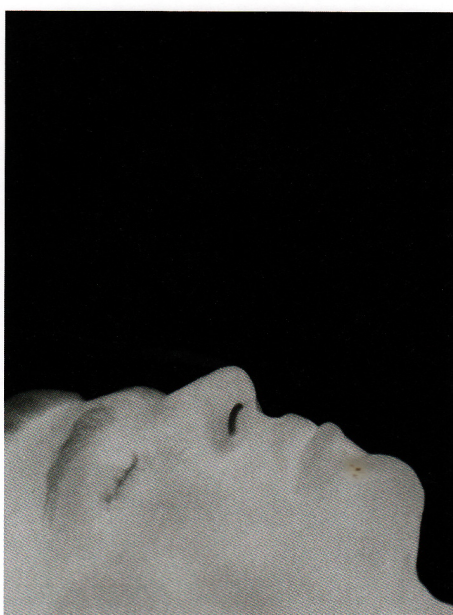
Éric Manigaud: «Tranchée de Calonne, 1918», 2013, 211 x 130 cm
Courtesy Galerie C

Témoin de la perte, la trace signifie l'absence. Elle est aussi la preuve que tout n'est pas perdu.

Joël Candéau

Un grain similaire, irisé, recouvre la plupart des œuvres. C'est le graphite dans les dessins de Jean-Christophe Norman et Eric Manigaud et l'aluminium dans les photographies de SMITH. Une exposition en deux dimensions donc – pour la photographie et le dessin surtout. Et trois expériences de la subversion, pour décomposer-recomposer l'identité des objets et des individus, et donc leurs significations.

Quand l'expérience de la performance échappe à toute visibilité, comment la faire exister au-delà de sa réalisation? Les œuvres de Jean-Christophe Norman témoignent de ses longues marches en solitaire. A la craie, sur le sol, sa main trace son cheminement. Une piste qui ne résistera pas au temps. Des reliques donc, ou des preuves, sont forgées a posteriori, par l'écriture et le dessin: objets hybrides, trouvés, transformés, qui permettent de faire surgir le passé de l'artiste dans le présent du spectateur. On y trouve des livres devenus illisibles; des morceaux de cartons – peints, annotés; des cartes géographiques – effacées. Des photographies aussi, captées sur la route par l'artiste arpenteur puis recouvertes par le graphite qui ne laisse qu'une fenêtre ouverte qui aspire l'œil vers un point de l'image. Une façon de donner un autre espace à voir. De laisser aussi au regardeur la liberté d'imaginer ce qui ne peut être vu. Le recouvrement comme une nouvelle écriture aussi, une nouvelle identité offerte aux objets. Quand l'œuvre matérielle permet, finalement, de restituer cette autre mesure du temps: le rythme du dessin pour retrouver le tempo lent de la marche.



SMITH: «Traum» (01), 2015-2018

Chez lui, dans l'obscurité de la chambre noire, Eric Manigaud projette au mur, sur le papier grand format, l'image en noir et blanc des photographies d'archives. Le travail est difficile et demande au corps de s'impliquer tout entier. Organiques, la mine de plomb et la poudre de graphite tracent les contours de ce qui a voulu être effacé. Des visages du corps, la névrose, de la guerre. L'artiste a choisi des figures de second plan, les oubliés de l'horreur, des soldats bien sûr, ignorés longtemps. On disait qu'ils faisaient semblant. Et puis on a compris, plus tard: les cicatrices du carnage, ses séquelles et ses spectres, eux, ne les quitteront pas. La guerre ne s'arrête pas quand on dénombre ses morts. Elle prend de l'ampleur après, c'est la force destructrice de sa trace. Tranchée de Calonne: les charniers cachés; gueules cassées et victimes d'obusite, quand le choc post-traumatique s'étend comme une traînée

de poudre, que l'inconscient prend le dessus, le corps ne répond plus, saisi définitivement.

Quant aux fictions de SMITH, elles explorent les combinaisons possibles des approches scientifique et artistique et convoquent plusieurs médiums – le film, la photographie, l'installation, la performance. On y voit des corps et des visages surtout. Comme des figures en transit, des spectres, des errances, des apparitions. Des incertitudes donc. Ou bien c'est la hantise, sur laquelle on n'arrive pas à mettre des mots, indéterminée, non identifiable. C'est en tout cas quelque chose de passager, de fugace, comme la lumière, le fond laiteux dans les portraits imprimés sur l'aluminium brossé. C'est une apparition physique, quand même, dans les photographies thermiques – des portraits qui rappellent le spectre des couleurs résultant de la décomposition de la lumière. Plus que des fantômes donc, des figures survivantes, objets du manque et du désir aussi.

Ainsi, la trace n'est rien sans qu'on la regarde! Elle reste muette, si elle n'est pas activée par le regardeur, rendue vivante, incandescente, obsédante. Les trois artistes de l'exposition *Trace(s)* nous forcent ainsi à déplacer notre regard, pour deviner, et sonder, ce qui aime à se dérober à notre œil et qui pourtant est constitutif de notre monde. Car les traces sont, par essence, toujours ambivalentes, équivoques, ambiguës et c'est pour ça qu'elles permettent de raconter une histoire. Elles sont même certainement – avec les doutes et les erreurs qu'elles induisent – la condition même de la création.

C.W.

* Neuchâtel, Galerie C,
du 17 janvier au 23 février 2019,
memento page 20